

Monsieur Sudre, né en 1923 au domicile de ses parents à Bosseabut, petit hameau sans véhicule motorisé, à 40 km de l'hôpital le plus proche, nous raconte les souvenirs de son enfance au village. Voilà son récit :

Dans le village, les puits étaient la seule source d'alimentation en eau des foyers. Chaque maison avait son puit qui, quelques fois, était partagé avec le voisin. Chez nous, le puit était à l'intérieur de la maison, dans la cave. Pour en puiser l'eau, on se servait d'une pompe à main installée dans la cuisine. C'était bien pratique...

L'électricité est arrivée chez nous dans les années 30. Lorsque nous avons été connectés au réseau, il y avait uniquement deux fils d'arrivée de courant à la maison, mais pas de compteur. Un jour, un voisin assez débrouillard, a branché les deux fils d'arrivée sur le circuit d'éclairage intérieur de la maison. Les ampoules de 25 w, même de faible puissance, s'illuminèrent d'un seul coup. C'était l'éblouissement le plus complet en comparaison avec la lueur des lampes à pétrole à laquelle nous étions habitués depuis fort longtemps.

Les veillées avaient lieu dans le hameau ou dans un hameau voisin ; elles se prolongeaient jusqu'à 11 heures ou minuit. Entre autres, étaient tricotées durant ces veillées les chaussettes qui permettaient d'enfiler les sabots beaucoup plus utilisés que les chaussures.

Il y avait environ 10 foyers au hameau, avec souvent 3 générations par foyer : grand parents, parents et enfants. Les enfants n'étaient pas nombreux, 1 à 2 par couple. (Ils seront plus nombreux à la génération suivante). Moi, je n'avais pas ni frère ni sœur.

Les fermes possédaient 6 à 8 vaches en moyenne. Dans la région, le veau de lait était la spécialité. Il ne devait pas brouter et restait à l'étable. Il était nourri par la mère ou au biberon par l'éleveur. Les vaches étaient emmenées aux pâturages mais rentrées à l'étable le soir. C'est le boucher de Marsac qui venait chercher les veaux au hameau pour les abattre dans sa boucherie.

La laine était le produit de la tonte de nos moutons. Dans le troupeau, certains avaient la toison noire qui fournissait une laine réservée pour la confection des chaussettes. Après la tonte, la laine était trempée au lavoir puis portée à la filature de Saint Sulpice-Laurière. On la ramenait ensuite à la maison pour la tricoter. Afin que la laine soit plus solide, il ne fallait pas qu'elle soit teinte, sinon cela la brûlait quelque peu.

Chaque demeure possédait généralement un four à pain. Comme une fournée de pain produisait un trop grand nombre de miches pour un seul foyer, alors on se répartissait le produit de la cuisson entre voisins, par rotation, afin de renouveler le pain une fois par semaine ; cela permettait de le manger un peu moins rassis.

L'allumage du four nécessitait une certaine tactique, beaucoup de savoir-faire ; c'était le travail du grand père. Pour mesurer la température intérieure du four, il utilisait du son. Il en jetait une poignée à l'intérieur ; si celle-ci s'enflammait, cela indiquait que le four était à bonne température, prêt pour la cuisson.

À la boucherie, on n'y allait pas souvent. Quand on tuait une bête, cela faisait environ 200 kg de viande ; elle était alors partagée à tour de rôle entre voisins puisqu'il n'y avait aucun moyen de la conserver suffisamment longtemps à la cave, la maison n'étant pas équipée de frigidaire.

A partir de 1940, les bêtes étaient abattues dans les exploitations pour éviter la réquisition allemande. La viande alimentait aussi quelquefois directement ou indirectement le marché noir. Un cheminot de chez nous achetait un cochon abattu de 100 kg au prix officiel, le chargeait au hameau dans un sac à dos et deux valises et partait à pied avec son chargement jusqu'à la gare de Saint-Sulpice située à environ 10 km, pour le vendre en ville au prix fort.

Dans le village, il y avait un réseau d'irrigation des près de fonds de vallons ; ces terres ne pouvaient servir qu'à la pâture des bêtes. L'usage de l'eau du ruisseau était strictement réglementé. Chaque propriétaire bénéficiaire disposait d'une durée précise d'irrigation grâce à ce réseau partagé. Un système de petit barrage avec une pierre et des mottes de terre permettait d'aiguiller l'eau là où il fallait pendant le temps réglementaire. La gestion de l'irrigation entre les propriétaires était inscrite dans un document et elle était bien suivie. Chaque propriétaire, selon le planning, ouvrait les canaux irrigant ses terres, le jour indiqué. Il y en avait un dans le village qui piquait l'eau de mon grand-père. Un jour, mon aïeul l'a surpris et lui a dit «Attention, le prochain coup, je te trempe la tête dedans ».

A Boissabut, il y avait une dizaine de foyers avec généralement trois générations par foyer. Chez les Jointaux, ils étaient 8. On disait pour se moquer qu'ils marchaient en colonne par 8. On allait à l'école à Arène qui est à deux kilomètres du village par les chemins de traverse. Il y avait trois classes, ayant chacune deux niveaux. Dans la même salle, il y avait donc deux niveaux, l'un étant plus avancé que l'autre. L'enseignement était donné par trois instituteurs.

Pendant la guerre, après l'école, je mettais le fusil sous la veste et j'allais braconner ; je savais bien que ce genre d'exercice était défendu mais les gendarmes étant à Chatelus, je pensais ne rien risquer.

Sous l'occupation, il y avait des bals clandestins mais il ne fallait pas se faire prendre car ils étaient interdits par la milice. Ces fêtes se déroulaient dans les granges ; c'est comme cela que j'ai connu ma femme au cours d'un bal à Marsac. Aimant la musique, au cours de ces bals, je jouais du saxo. On dansait la valse ou le fox trot. Tout le monde ne pouvait danser la valse sur la terre battue.

Pendant l'occupation allemande, j'étais réfractaire. Les gendarmes, à la recherche des insoumis venaient au village demander à mon père: « Vous n'avez pas vu votre fils? ». Ils étaient bien sûrs tous du côté du maquis, mais ils faisaient leur boulot. Il y en avait cependant un à Chatelus qui a voulu faire du zèle, alors, un jour il a été déshabillé et il est rentré à poil à la brigade du bourg. Au début, je me camouflais à la maison. Ma chambre était jute au-dessus de la cuisine. Je reconnaissais les gendarmes au bruit de leurs souliers ferrés quand ils entraient dans la maison ; alors je me levais en vitesse, sortais par la fenêtre et je filais. Le brigadier à ma recherche nous a dit un jour: « Si on fait notre boulot le maquis nous tue, si on le fait pas ils nous virent ». Alors mon père lui dit : « Vous n'avez qu'à choisir le moins grave ».

J'ai été dans les chantiers de jeunesse à Chatel Guyon. La principale occupation des chantiers de jeunesse était la coupe de bois dont le produit était traité pour produire le gaz permettant d'actionner les moteurs des véhicules au gazogène. A notre entrée dans le camp, on nous confisquait nos effets personnels pour nous donner des uniformes. Un jour, mon oncle m'a apporté des habits civils pour faciliter mon évasion et éviter le STO en Allemagne. La nuit

suiuante, sans dire mot, je me suis levé vers 2 heures du matin, ai pris les habits civils et laissé les autres.

Dans la gare de Riom, j'ai pris connaissance que les autorités cherchaient quelqu'un car le train ne partait pas. Je me suis tout de suite dit que c'était moi que l'on recherchait. Je suis monté dans le wagon, juste à côté de la porte et me suis dit: «Au moment où ils vont venir me cravater, je leur envoie un coup de godasse à la figure et je me taille". J'ai compris que ce n'était pas moi qu'ils cherchaient car le train est parti quelques instants plus tard. Je suis descendu à Vieilleville et j'ai rejoint à pied la maison à travers champs. Je me suis caché ici pendant deux trois mois. La nuit je sortais pour me balader et me dégourdir les jambes.

Je suis allé ensuite chez un cousin près de Saint Dizier. Pour anticiper les éventuelles questions du voisinage, je lui ai dit «Vous leur direz que vous avez pris un domestique ». Le maquis en Creuse, n'avait rien de bien brillant. Je me suis rendu assez rapidement compte qu'un voisin m'avait vendu, car un jour, un lieutenant rentre à la maison de mon cousin alors que nous étions en train de manger ; il dit : « C'est ici qu'il y a le jeune André? » Puis : « le capitaine va venir ce soir vous incorporer dans le maquis. Je vous interdis de sortir d'ici. Normalement, vous devriez être militaire ».

J'ai voulu alors savoir quel voisin m'avait vendu et je me disais : « Celui qui m'a vendu, dès que j'ai une arme, je le zigouille ». Mais je me suis vite calmé. Alors j'ai dit à mon cousin de me donner un outil de jardinage que j'ai mis sur mon épaule ; calmement, comme si de rien n'était, je suis passé devant la sentinelle placée dans le village qui m'a dit « Où vas-tu? » ; je lui répondis alors que j'allais couper de l'herbe. On a discuté, je suis passé, puis lorsque je fus hors de vue mis l'outil dans le fossé pour filer. J'avais ainsi échappé aux chantiers de jeunesse et au STO. Pour information, le travail dans les chantiers de jeunesse consistaient principalement à récolter du bois servant à faire le combustible pour les gazogènes

Il y avait un gars du Fieux au nom de Cruvelier qui recrutait les jeunes pour le maquis ; si on refusait de se faire inscrire sur ses listes pour rejoindre le maquis, il zigouillait les récalcitrants. Sans m'en informer, mon père a demandé à cet individu de m'inscrire sur la liste. Alors, apprenant ceci, j'ai été voir le gars pour lui demander combien il avait touché pour me vendre au maquis. Le lendemain, le gars qui voulait me vendre s'est fait zigouiller au carrefour Lalleger. L'école la Garde était plus sérieuse.

Après guerre, j'ai ouvert un café tabac à Vieilleville et je me suis installé comme tapissier. Pour me faire une clientèle, j'allais, avec mon associé, dans les villages. On se déplaçait à vélo tractant remorque pour transporter la cardeuse et le matériel pour réparer les matelas usagers ou confectionner des matelas neufs. Ma femme quant à elle, restait à la maison et tenait le café. A un moment donné, on a commercialisé les matelas mousse. Au début, les gens venaient échanger leur matelas en laine contre un matelas mousse. Et peu à peu, ils se sont aperçu que ce nouveau produit ne valait rien, alors ils revenaient reprendre leur matelas de laine. Tous les paiements étant fait en argent liquide à l'époque, les artisans étaient libres de déclarer aux impôts un peu ce qu'ils voulaient.